

Permettez-moi d'avancer, d'abord, des détails quelque peu intimes qui explicitent pourquoi j'ai été convoqué à cette tribune et pourquoi j'ai répondu à l'appel, avec joie et honneur.

En premier, une sorte de réminiscence indicative. J'avais 14 ans, lorsqu'en 1960 j'ai fait la connaissance de Jawdat Haydar pour la première fois. Avec les membres de la liste électorale dont il était membre, il effectuait une tournée dans mon village, Douris, situé dans le voisinage immédiat de Baalbek. Mon père avait décidé de le soutenir, à l'encontre de personnes influentes dans sa famille. Au nom de tout le village, j'ai prononcé un discours d'accueil en faveur de la liste. Peu importe le résultat officiel de l'élection, proclamé, après trois jours de machination et de pression, au détriment de Jawdat Haydar; le résultat effectif attestait, au contraire, sa victoire réelle. Si ce n'était les interventions de falsification, cette victoire qui avait été déjà célébré par des partisans dont mon père, l'aurait engagé dans une voie politique dont ton ne sais pas quelles auraient été les conséquences.

Quoi qu'il en soit, *felix culpa* : si cette intervention a dû priver l'Assemblée nationale d'un apport qui aurait été, sans aucun doute, notoire et bénéfique, Jawdat Haydar a su compenser le manque et en tirer le meilleur profit pour la poésie dont l'impact lui survit, immortalisant sa mémoire dans le patrimoine culturel libanais et universel.

En deuxième lieu, un hasard de concordance émouvante. Né à Baalbek, le 13 Avril 1905, Jawdat Haydar y mourut, après une vie de cent et un ans, pleine de péripéties et de grandes réalisations. Le 4 Décembre 2006, le jour de la fête de sainte Barbara, patronne de la cathédrale grecque catholique de la ville. Mon père qui considérait avec estime la personnalité de Jawdat Bey, était mort, lui aussi cinq ans auparavant, le même jour ; en consacrant ces quelques lignes à la mémoire de notre grand écrivain, je lui associe spontanément le souvenir de mon père qui m'avez communiqué assez tôt son admiration, sans oublier de dédier le travail à la patronne de ma ville natale, sainte Barbara qui a dû accueillir les deux chevaliers auprès du Bon Dieu.

Il est proclamé dans la liturgie maronite : Vénérons la mémoire de nos pères illustre qui nous ont légué un patrimoine de vertu inoubliables. Cette intervention est pour moi l'équivalent d'un témoignage sacré, une sorte de prière et de reconnaissance à l'égard de nos pères et nos prédécesseurs qui survivent en nous, avec leurs mémoires d'outre-tombe. Chers amis, permettez-moi de vous associer à ce chant de gratitude que j'élève en l'honneur de ceux qui ont fait l'histoire de ma ville natale, ces grands hommes de chez nous, qui constituent, à l'instar des six colonnes impérissable du temple de Jupiter, les piliers humains immortels de notre patrimoine gravé pour l'éternité.

En troisième lieu, une réponse à la piété filiale et l'engagement exemplaire d'une personne que je révère, Madame Chahina Haydar Osseirane qui m'a invité à donner ce témoignage. Je peux confirmer, en tant qu'ex doyen de la Faculté des Lettres de L'USEK, qu'elle ne s'est jamais lassée de nous convier à la table culturelle constituée par l'œuvre de son père : festins toujours célébrés avec amour, enthousiasme et joie, copieusement dressés pour les générations futures. Elle a contribué, comme on ne saurait le faire, à immortaliser la mémoire de son père. Infatigable, elle s'est déployée pour le faire connaître et célébrer dans tous les milieux universitaires arabophones, anglophones et francophones. En la saluant, je n'oublie pas de mentionner toutes les instances diplomatiques et universitaires, ainsi que les personnes, les parents et les amis, qui ont collaboré avec elle à la réalisation de ses projets, et à la mise de ses richesses, non sous l'escabeau, mais au-dessus du lampadaire de la Francophonie, aujourd'hui, pour que les personnes assoiffées puissent s'y désaltérer. Mention particulière soit faite des responsables de l'AUF et des organisateurs du salon de livre francophone qui y ont réservé, l'année dernière et cette année une place à Jawdat Haydar de la taille qu'il mérite.

Ceci étant, j'en viens au cœur du sujet qui vous préoccupe: pourquoi Jawdat Haydar a-t-il écrit en anglais et quelle a pu être sa

relation avec la francophonie, sinon avec la langue française expressément, du moins avec les valeurs et la culture francophones ?

Notice biographique

Qui est Jawdat Haydar ? Né le 23 avril 1905, à Baalbek-Héliopolis, Jawdat est le fils de Rustum Haydar, grands propriétaire foncier et juge

instructeur de cette ville du soleil et de son entourage. Les origines lointaines de sa grande famille, les Haydar remontent à la tribu arabe irakienne des Bani Assad. Dans sa famille qui a doté la région de Baalbek de Biqa', le Liban même, voire le monde arabe, d'une Pléiade de personnalités, hommes politiques et militants notables, diplomates, députés et ministres, magistrats, ingénieurs et médecins, universitaires, écrivains et poètes célèbres, il puise un sentiment nationaliste, libanais et arabe à la fois, inébranlable et fidèle à toute épreuve, un refus de l'oppression et une opposition farouche à l'occupation des étrangers. A l'orée de la première Guerre mondiale, son père et ses frères furent exilés en Turquie, pour leur nationalisme arabe. Vu son jeune âge, il demeura au pays avec sa mère qu'il vit mourir au cours de l'été 1914, emportée par le typhus. Ajoutez à cette épreuve qui le marqua profondément, les difficultés qu'il a dû affronter, durant le voyage long et périlleux qu'il effectua volontairement pour rejoindre sa famille en Turquie, on

peut mesurer les peines qu'il endura et la formation qu'il en acquit pour toute la vie.

Retourné avec sa famille au Liban, en 1917, il s'attela à parfaire son éducation, considérant comme son idéal, le parcours de son frère Mouhammad Rustum diplômé de la Sorbonne. Ayant appris le turc, durant son exil, il continua ses études ordinaires, à son retour dans sa ville natale, et suivit des leçons supplémentaires d'anglais, ce qui l'habilita à réussir à un test de langue anglaise que le docteur Smith, chef du département de langue anglaise au Syrien Protestant College (future Université américaine de Beyrouth), fit passer à des enfants au cours d'une visite à Baalbek. Inscrit à l'AUB, il y termina ses études pour se rendre en France, en 1923; et de là aux États-Unis où il se spécialisa à North Texas State University de Denton et obtint des Diplômes en agriculture et en Education.

Son Diplôme de pédagogique l'habilitait à enseigner dans les Lycées des États-Unis, option qu'il déclina, pour retourner dans son pays en dépit des offres alléchantes qu'on lui avait présentées. Mais il affronta des difficultés pour obtenir un visa du consul français à New Orleans en Louisiane qui la lui refusa, avançant qu'il était turc en vertu d'une clause du traité de « Lausanne » stipulant de ne pas reconnaître comme Libanais ce qui étaient à l'extérieur du pays lors de la conclusion du traité. Il adressa alors une lettre véhémement au

Haut-Commissaire français en Syrie, Monsieur Ponsot, où il s'attaquait au Mondât et à ses procédés injustes et oppressifs. Il adressa en même temps une lettre à sa famille où il demandait que soit confirmée son identité libanaise ; ce qui fut enfin obtenu, lui conférait un passeport valable pour un an à partir de 18 Avril 1928, délivré par le Consulat Général de France à la Nouvelle Orleans, avec l'autorisation du Haut-Commissariat à Beyrouth.

Évoquant son périple de retour, il affirmera plus tard: « je sentais, en cours de chemin, une joie qui me couvrait entièrement, et des idées douces qui me caressaient ; je sentais que la plus petite parcelle de terre de mon pays était plus chère que toutes les régions de la terre. Il est vrai que j'avais dit au Président de l'Université que ma patrie avait besoin de moi... Mais j'avais oublié de lui dire : j'ai un très grand besoin de respirer l'odeur de mon pays, respirer son air, voir mes parents, mes compatriotes, toute chose dans mon pays, son sable, ses pierres, ses coteaux, ses arbres, après une absence de cinq ans environs. » (Jawdat Haydar, Michwar al-'omr, [La Promenade de la vie], Beyrouth, imp. Chemali, 2002, p. 69)

A Beyrouth, cependant, les autorités mandataires n'avaient pas oublié sa réaction virulente lors de l'épisode du visa. Un nouvel incident aggrava son mécontentement des français, marqua sa vie et en modifia l'orientation. Gebran Tuwayni, ministre de l'éducation, à l'époque, lui proposa une charge d'inspecteur dans son ministère.

Mais le représentant du Haut-Commissariat français auprès du Gouvernement refusa de signer le décret, en raison de l'attitude d'opposition que Jawdat Haydar avait manifestée à l'encontre du Mandat dans sa lettre au Haut-Commissaire de Syrie.

Eccœuré par ce refus, le jeune diplômé se lança alors dans l'enseignement et l'administration pédagogique dans le secteur privé : il a été nommé directeur du collège national de Aley. Son succès lui valut d'être appelé à prendre en charge l'école nationale « Najah » à Naplouse en Palestine. Puis il occupa jusqu'en 1960, plus d'un poste dans la direction de l'IPC (Iraq Petroleum Company). Après quoi, il obtint le poste de « conseiller en relations industrielles ». Lorsqu'il quitta la compagnie Irakienne, il fut nommé directeur général de la « Mid-East » Auto Trading Coming ».

Son œuvre

En réalité, Jawdat Haydar avait aimé la poésie assez tôt. « La poésie, dit-il dans une entrevue accordée au journal « Al-Syassat », le 21 septembre 2005, (No. 13238), m'a passionné alors que j'étais encore étudiant à l'université Américaine. Je rencontrais alors quelques poètes et écrivains de cette époque, tels Ma'rouf al Rasafi, Fawzi Maalouf, Marie Ajamy et d'autres.... ». Durant la période de ses études aux États-Unis, il surprit l'enseignante de lettres, Miss Cleveland, à qui il présenta un essai poétique ; après la lecture de cet essai, elle salua en lui, devant ses

camarades, la naissance d'un poète de la taille des grands dans l'histoire de la poésie en anglais. Plus tard, parallèlement à ses charges administratives diverse, il n'a pas manqué de consacrer une part de son temps et de ses préoccupations à la veine poétique.

Davantage, après 1965, Haydar se consacra entièrement à la poésie et aux activités culturelles, ainsi qu'à l'agriculture à Baalbek et dans sa région. Il y fonda Wahat al-Adab (l'oasis littéraire), lieu de rencontre des poètes du Biqa'. S'étant livré à la poésie, il avait composé des centaines de poèmes en anglais où il faisait preuve d'un puissant génie à la mesure des grands poètes anglais. Ses poèmes furent réunis en 4 recueils dont le dernier « 101 » fut publié, l'année même de sa mort en 2006, par la célèbre maison d'édition américaine « Vantage Press » qui avait édité auparavant « Voices » (1986), « Echoes » (1998), alors que « Shadows » (Ombres) (1991) a été publié à Beyrouth par ... Une version bilingue: anglais-français du dernier recueil fut traduite d l'anglais par l'USJ et publié par Dar An-Nahar, en 2012. On le compara souvent à des poètes très célèbres en anglais, tels Tennyson, Robert Frost et d'autres... Des Occidentaux en parvinrent même à le surnommer le « Shakespeare » des Arabes. Des Orientaux l'ont surnommé l'Homère des Arabes.

Pourquoi Jawdat Haydar a-t-il écrit en anglais ?

Le choix de l'anglais n'émane pas d'une identité sociopolitique ni

même d'un parti pris culturel en faveur de la langue des Anglais ou des Américains. Il traduit tout simplement une situation de fait. Dans une déclaration à la revue Al-Kifah al-Arabi, du 20/7/1992, il résume en ces termes son itinéraire linguistique : « Durant la première Guerre mondiale, [ayant rejoint ma famille exilée par le gouvernement ottoman en Turquie pour réprimer notre sentiment nationaliste arabe], j'ai été contraint d'apprendre le turc. A mon retour au Liban après la guerre, ma langue arabe était très faible. A Beyrouth, j'ai rejoint l'« International College ». La langue d'enseignement y était l'anglais. Puis j'ai voyagé en France, ensuite en Amérique pour y continuer mes études supérieures. J'ai passé des années aux États-Unis d'Amérique sans retourner, ne serait-ce qu'une seule fois, dans ma patrie. Dans la ville de Dallas, j'étais à cette époque l'unique arabe qui y étudiait ; je n'ai pas eu l'occasion d'apprendre l'arabe... Là-bas j'ai entrepris mes premiers essais décrire la poésie, sous l'influence de mon professeur, l'enseignante de littérature, qui était passionnée de poésie et du poète « Bern » précisément. »

« Je lui ai écrit quelques poèmes ; mon essai acquit son admiration; elle m'encouragea alors... Puis, je me mis à participer à des concours poétiques organisés par l'université. Cela me poussa à redoubler mes efforts et m'appliquer à réviser et étudier. J'ai perfectionné ma langue en la polissant et en m'y exerçant. J'étais

parmi les premiers dans les concours parce que je possédais la langue et l'expérience. Mon succès me portait à continuer et poursuivre l'acquisition, le perfectionnement et le travail. Durant mon long séjour en Amérique, je n'ai pas eu l'occasion de parler en arabe. »

Dans cette situation des facteurs contraignants ont déterminé le comportement de Jawdat Haydar sans arrière-fond sociopolitique. D'une part une faiblesse en langue arabe due à diverses causes. Dans une déclaration du 30 Décembre 1988, il affirme : « Je me considère parmi les victimes de l'ottomanisation exercée par le gouvernement ottoman pour venir à bout de la langue arabe à cette époque historique... »

D'autre part une disponibilité facilitée par les succès en anglais depuis la première formation à Baalbek, sa ville natale, puis celle qu'il reçut, à Beyrouth, au Syrian Protestant College, jusqu'à enfin celle qui couronna l'ensemble à l'Université de North Texas State, sans oublier surtout les encouragements que ses premiers essais poétiques dans cette langue ont décrochés aux États-Unis. Dans la même déclaration du 30 décembre 1988, il affirme que son dépôt linguistique est en langue anglaise ; c'est pourquoi il y poursuit son écriture. « Oui, la langue anglaise est mon exil linguistique, au plan d'écrit seulement; car je lis beaucoup en arabe et en français ; ma bibliothèque renferme beaucoup de livres en ces langues. Je lis

l'arabe et le français et je les trouve agréables ; mais je ne suis pas capable de m'y exprimer par écrit. »

Reconnaissons qu'il aurait pu opter pour le français s'il l'avait voulu. Ce n'est pas une hypothèse à infirmer à priori ; son frère Mohamed dont la carrière politique a été remarquable en Irak, est bien un ancien de la Sorbonne. Il est cependant vrai qu'il a toujours aspiré à se rendre au Nouveau Monde pour s'y spécialiser. Il a certes séjourné à Lyon, comme premier pas sur le chemin de la spécialisation, mais c'était dans l'espoir d'obtenir un visa pour poursuivre ses études en Amérique. Rêve d'une modernité plus accentuée ou d'une plus grande originalité, le fait est que telle était son aspiration.

Cela ne signifie pas pour autant qu'il ne reconnaît pas les valeurs profondes du patrimoine français. Dans son premier recueil, *Les Voix*, il consacre un poème à Napoléon Bonaparte ; il y écrit :

Oui, sa flamme brûle toujours dans les caves du temps

Et je verse pour lui une larme attendrie

Pendant que j'écris ces quelques vers, tristement

A la mémoire de celui qui fut un monde et s'y perdit.

(101 Poème Choisis, op. cit. p. 214)

En dépit des incidents qui le marquèrent dans sa jeunesse, il n'a pas manqué d'attirer l'attention et l'admiration des autorités

françaises qui lui décernèrent la médaille de la Légion d'Honneur.

En réalité, l'analyse de différents recueils de Haydar permet de découvrir dans un grand nombre de ses poèmes une veine humaniste et des soucis qui s'apparentent profondément aux valeurs dont la France a doté la civilisation universelle. Le respect de la dignité humaine, chez tous les hommes quels qu'ils soient indépendamment de leur races, de leurs religions, de leurs couleurs revient en leitmotiv dans la plupart de ses écrits. Pour s'en rendre compte, il suffit de passer en revue les différentes décorations qu'il a mérité et du Bienheureux Pape Jean XXIII, des patriarches copte d'Égypte, grec orthodoxe de Damas, de l'église de la Résurrection à Jérusalem, des Etats aussi comme la France, l'Égypte, Le Liban, etc...

Déplorant l'oubli des valeurs spirituelles, il interpelle les hommes dans « Marcher droit » :

Amis, regardez comment nos vies par le feu sont ravagées
De l'inextinguible flamme des récentes technologies
Quelle honte de mourir sous nos propre couteaux aiguisés
Puisque nous avons négligé notre théologie.

O Dieu ! Secouez- nous a fin que droit nous puissions
marcher

Pour le monde entier aimer et notre haine pouvoir oublier. »

(La Promenade...p. 66)

Il n'hésite pas à dénoncer l'immortalité et la pollution. Il affirme, dans « la nostalgie de Beyrouth à tout jamais » :

Adamites, voici venu pour vous le temps de prévoir le moment opportun

Pour quitter ce monde infâme où tout n'est qu'effusion de sang et délits

Où seules immoralité, pollution et honte se frayent un chemin

Pour quitter ce monde où la réputation est souillée, où l'honneur est terni. »

(La Promenade... p. 62)

Le respect de la femme constitue pour lui un thème de prédilection. Il chante avec nostalgie et des accents pathétiques la mémoire de sa femme. Son respect s'élargit à la mesure de toutes les femmes. Il affirme dans « Maternité » :

Le vent, du temps, porte le message sublime

Et ses accents, mon ouïe, caressent de leur charme.

Enthousiaste, je m'empressai d'écrire ces rimes

Qui chantent les joies de mères, leurs larmes.

Mères de nos enfants, femme infaillibles

Des adamites, elles sont la partie indispensable

Sans elle, ni reproduction, ni hommes ne seraient possibles
Ni monde, ni joies, ni droits inaliénables. [...]

Du genre humain, elles sont le paradis
Un paradis où nous vécûmes avant notre vie. »
(La Promenade... p. 48)

Les valeurs qu'il s'applique constamment à défendre et
prêcher se résument en un petit poème, « Mai aussi »:

N'hésite pas, ne te préoccupe de rien, char ami
Si le monde a un début, sa fin est d'emblée choisie
Rends grâce à Dieu, ton cœur, à deux mains, saisis
Façonne-le pour aimer ton prochain mais aussi,
Prêche amour et paix à ceux qui veulent l'entendre, mais
aussi

Parle-leur des droits de l'homme, mais aussi
Explique-leur ce que sont la Liberté et l'égalité, mais aussi
Ce que sont la fraternité et l'altruisme, mais aussi
Comment être sociable, aimable mais aussi
N'écorche jamais la nature, mais aussi
Ne pollue jamais le monde d'une fumée nauséabonde>>>
(La Promenade... p.42)

On ne saurait omettre enfin une valeur essentielle, voire distinctive, de la Francophonie que Haydar souligne et applique, même s'il écrit en anglais plutôt qu'en français, à savoir le respect des particularités et des caractéristiques distinctives. Sa culture universelle ne lui fait pas oublier ses racines arabes, sa trempe libanaise et particulièrement Baalbékiote. Plus d'une fois, il affirme : « Je suis fier d'avoir pu intégrer ma culture d'origine arabe et ma pensée arabe aux notions de ma poésie et sa philosophie ». (Déclaration du 30 décembre 1988).

A I

Instar de Gebran, Neaïmi et Rihani, il a certes écrit en Anglais ; s'il ne rivalise pas avec eux dans ses écrits arabes, il n'a pas manqué d'atteindre leur renommée, pas ses écrits en anglais, d'acquérir, comme nous l'avons déjà dit, une réputation de Shakespeare des Arabes, ou celle de l'Homère des Arabes. Bien des fois, il a manifesté son attachement à son identité libanaise et arabe.

Dans un poème de son dernier ouvrage, intitulé « Baalbeck et les ruines », il affirme :

« Sur un char, laisse- toi prendre à la cité

Des dieux, un temple bâti sur la plaine

Porté par les piliers du temps pour demeurer,

Un édifice unique de gloire éternelle.

Pour que la tradition perdure et traverse les âges
Les siècles anciens pas tous les moyens se manifestent.
Sinon que serait donc cet héritage, ce legs de l'empire romain
Que la pensée désuète d'un cœur mort il u a si longtemps.

Les hommes n'ont désormais rien d'autre que de la magie pure
Tapie dans le calcaire de ces murs imposants
Pour vous entraîner dans un court voyage et étaler à vos yeux
Une merveille, l'une des Sept que le monde connaît.

Le temps compte en années ; ici nous ne comptons plus
Des centaines de génération en défilé et ses piliers demeurent
Malgré et contre tout, tenant tête au temps
Et jouant, des doigts du vent une douce mélodie.

Ces murs brisés, ses vestiges qui s'écroulent
Reposent à tout jamais sur le sable
Jusqu'à ce le temps, aux pieds de l'âge, passe par là
Abandonnant les dieux, détournant la face. »

(101 Poèmes, op. cit. p. 162)

Baalbeck est toujours présente dans le cœur de Jawdat Haydar et sa poésie. Elle est son point d'attache au Liban. Dans le même ouvrage, il consacre un poème au « Liban » :

« J'aurais tellement voulu t'avoir à mes côtés
Pour partager avec toi ce paysage céleste jamais vu
Et regardez le majestueux Sannine contempler
Les étoiles au-dessus des côtes, scintillant dans les nues.
La mer monte et les bateaux vers l'est s'en vont
Les vertes montagnes déjà s'habillent de blanc
Seul l'œil d'un artiste en pleine inspiration
Pourrait imaginer un paradis si ravissant.

Viens jusqu'à moi, ma chérie, et regarde le rivage
Regarde l'écume se briser sur les rochers
Au cœur de cette galaxie, cet infini paysage
Où le paradis, en plein cœur du ciel, s'est niche.

Viens, ma chérie, voir ce que je vois et plus encore
Ces étoiles éparses et la lune trônant au milieu
Cette brigade de chevaliers qui s'écrase sur les bords
Pour échouer sur le sable, brillant de mille feux.

Rien dans la vie ne m'enchanterait autant

Que cette vision sublime qui face à moi s'étend
Je me sens fondre, porté par ce paysage envoutant
Où beauté et rêve s'épousent harmonieusement.

Voici mon Liban, centre de l'univers
Où les cèdres vivent jusqu'à la fin des temps
Et où le drapeau de la Liberté flotte dans les airs,
Dans une démocratie où le trône est à jamais absent. »
(101 Poème, op. cit, p. 160)

Loin de toute xénophobie régionaliste, voire nationaliste,
Jawdat Haydar elargit les dimensions de son inspiration à la
Méditerranée :

« O mer, fais galoper tes blancs chevaux
Encore et encore sur ton bleu éternel
De Carthage et de Rome, les chevaliers et les matelots
Ont vainement cherché la flamme immortelle
Pour rentrer bredouilles, aveugles, à chaque port
Puisque dans tes mains, la gloire ultime, tu gardes encore.

[...] O mer, fais galoper tes chevaux blancs,
Charriant les gris rochers des rivages
Ton mat est ici plante et tu demeures éternellement

A jamais inébranlable, défiant les âges. »

(101 Poèmes, op. Cit. p. 158) impôt one page 150 8

Jawdat Haydar a, certes, souhaite écrire en arabe ; mais il regrette de n'avoir pas réussi à maîtriser la langue arabe comme il l'a fait de l'anglais pour diverses causes. Dans une entrevue accordée au journal « Al-Syassat », le 21 septembre 2005, (N. 13238), il en donne l'explication qu'il n'a pas cessé de reprendre depuis sa déclaration de 30 Décembre 1988 : « Ayant terminé mes études universitaires, je suis retourné dans ma patrie. Je me suis trouvé appliqué à perfectionner mon arabe ; J'ai essayé d'y écrire. Mais malheureusement, je n'ai pas pu utiliser ma langue au service de ma créativité, j'ai été obligé d'écrire la poésie et la prose dans la langue anglaise qui était mon exil linguistique, malgré mes nombreuses lectures en français. Jusqu'à présent, ma bibliothèque à Baalbeck est pleine de livres plurilingues, multidisciplinaire... De longs jours se sont passés ; je n'ai pas composé de poésie qu'en Anglais, jusqu'à la mort de mon fils Bassam ; mon émotion de tristesse a jailli en un poème élégiaque où j'au pleure mon fils unique en arabe. Depuis, c'est-à-dire de l'année 1984, les deux langues anglaise et arabe m'ont convenu de pair, pour l'expression de ma poésie qui se traduisait tantôt en anglais, tantôt en arabe. Je ne nie pas, cependant, que j'ai mieux

maîtrise la langue anglaise; j'y ai effectué davantage de joutes poétiques ; elle s'est livrée à moi plus souplement, je l'ai admirée. Parallèlement, j'ai aimé la langue arabe, j'ai toujours souhaité la maîtriser avec autant de souplesse que la langue anglaise. »

Dans *la promenade de la vie*, il reprend les mêmes termes en y ajoutant de nouvelles idées : « Après avoir pratiqué la poésie en langue arabe, et avoir commencé à la maîtriser, j'ai préféré multiplier ma connaissance et ma pratique de la poésie arabe. J'ai lu les recueils des poètes arabes et découvert chez eux une poésie splendide au fil des siècles. J'ai été convaincu que la langue arabe est l'une des meilleures langues du monde ; elle aurait été même la plus importante absolument si elle avait eu des enfants qui se seraient occupés d'elle à l'instar des Anglais, des Français, des Allemands et d'autres peuples qui se sont occupés de leurs langues. »

« Mais très malheureusement, le peuple arabe régressa et recula en arrière de longues époques durant ; il n'a pu s'acquitter des charges de sa langue ; il ne put la faire avancer d'un pas. Notre langue est restée aujourd'hui la langue des 5^{ème} et 6^{ème} siècles chrétiens, elle n'a pas été revue ni polie. »

«Durant des époques de l'histoire, la langue convenait à ses enfants, répondait à tout ce qu'ils voulaient et couvrait tous leurs besoins. Mais elle s'est arrêtée et le temps a avancé ; ce qui fait qu'aujourd'hui nous faisons de la poésie en une langue qui s'est arrêté plus de douze siècles sans que nous n'essayions de la développer....La langue de la poésie, de la prose et des dictionnaires s'est arrêtée alors que les jours ont avancé ; certains parmi nous ont eu assez de leur langue ; ils se sont appliqués à la critiquer. La vérité est que le défaut ne réside pas dans cette langue vivante, mais plutôt dans ses enfants dont les énergies se sont lassées ; il ne leur est reste que de s'arrêter à côté de leur langue et de mentionner ce qu'ils considèrent comme faiblesse en elle. » (La Promenade de la vie, p. 168)

S'il est parfois tiraillé entre l'Orient et l'Occident, chantant dans son poème Lebanon les charmes de son pays natal et avouant dans Sweet Home son attachement au Texas de sa jeunesse, il ne manque pas d'affirmer dans l'entrevue avec le *Journal Al-Syassat* : « Malgré l'orientation mondiale de ma poésie écrite en anglais, elle baigne dans mes racines d'homme arabe oriental qui rasant les épreuves de sa nation et souffle profondément de sa souffrance. J'ai beaucoup écrits pour elle et sur elle. Je suis content

que ma poésie ait été qualifiée d'universelle et de ne pas appartenir à un temps et un espace précis. » (Journal « Al-Syassat », le 21 septembre 2005, (N. 13238)

Des critiques littéraires de taille partage ce jugement personnel de Jardin Haydar. Nour Salman affirme après la parution du recueil « Echo » en anglais, au cours d'une « Rencontre culturelle du vendredi » reproduite par L'Orient-Le Jour, le 3 mars 1987 : « Je pense que Jawdat Haydar n'a nullement rompu avec ses racines en rédigeant son premier recueil (« Voix ») et le seconde (« Echo ») en anglais. [...] A mon avis, la langue est un élément vivant et animé qui prolonge l'entité. Et la culture aussi, en tant qu'élément vivant, et sujette à évolution comme la langue. D'où l'interpénétration des cultures. C'est pour cela que Jawdat Haydar reste un homme de lettre libanais, arabe, s'exprimant en anglais et dont la principale préoccupation est l'homme. Et là est l'essentiel. Il a transposé en anglaise un climat de terroir. Il a écrit pour nous et il a écrit sur nous, restituant une atmosphère bien de chez-nous. » Haydar lui-même affirme : « La poésie que j'écris en anglais est indissociable de mes racines arabe et orientales et empreinte des souffrances de mon pays ».

Dans la préface de *Voices*, le critique John M. Munro évoque Haydar qu'il associe à Rihani, Neayme et Gebran ; ils se sont tout

mêles a la culture du Nouveau monde, « tout en retenant l'amour de leur pays natal, les montagnes et les sources, les orangers et les bananiers ainsi que les fameux cèdres. »

Haydar lui-même évoque en terme images la vie de Gibran avec qui il se trouve bien des points communs :

« Ah ! Quelle créations si séduisante, si déconcertante,

Où le monde n'est qu'une parcelle de Paradis dans un rêve

C'est ici que Gibran a vu le jour

C'est ici qu'il a grandi, armé de courage et d'espoir

Indigné, prisonnier de ses rêves

[...]Gibran vit les oiseaux scruter l'espace

Et le soleil frapper, levant le voile

Rassemblant les débris, l'entraînant au loin

Un vent d'indignation lui tourmentant l'esprit.

Tantôt des pensées, tantôt des larmes,

Le passé en train de sa mémoire et l'avenir entre les mains du monde.

Au-delà de l'horizon, tel un oiseau qui fredonne,

Voltigeant de fleur en fleur

Volant au verger du temps des pétales de sagesse,

Moissonnant la terre ensemences, l'esprit miroitant de reflet de prophétie,

Cette terre où il écrivit Le Prophète, cette terre où prophète il

devint.

(101 Poèmes, op. cit. p. 218-220)

A la lecture de ces poèmes, on ne peut que penser à la similitude entre Gibran et Haydar qui peut servir de fond à cette toile. On peut percevoir, également, une similitude entre lui et Naimy dont la mort fait vibrer son cœur d'une émotion élégiaque :

« Qu'il est triste de se sentir mélancolique un jour ensoleillé
Lorsque la terre frémit à mon passage
En mémoire du sage qui, hier, nous a quittés
Pour rejoindre Gibran et Amin dans leur long voyage

Il a compris que le temps était un nid de pensées
Intrinsèquement bridées par l'esprit humain
Il s'empara alors des fils de gloire et se mit à tisser
Un linceul de savoir où il s'ensevelit, serein. »

(101 Poèmes, op. cit. p. 268)

Joysonn Iwen (Ph.d Assistant professor of Creative Writing, Université américaine de Beyrouth) considère, dans la préface des 101 Poèmes choisis (Edition bilingue, Dar An-Nahar, 2012), que la

« vision poétique [de Haydar] était aussi vaste et œcuménique que sa vie. [...]Paradoxalement, dit-il c'est l'universalité de la vision de Haydar qui fait que sa poésie est l'une des plus remarquables que j'ai jamais lues. Il conjugue avec une certaine témérité les styles et les sentiments poétiques des périodes romantique, victorienne et moderne de la littérature anglophone, tout en explorant des questions qui peuvent intéresser des gens vivant dans des régions aussi distantes que le Texas et l'Irak. »

(101 Poème choisis (Edition bilingue, Dar An-Nahar, 2012), p.24)

En fait, Haydar n'a cessé de dénoncer l'injustice, la violence et la discrimination. S'adressant à la conscience collective de ses concitoyens, il dénonce leur destruction du Liban. Il prône ardemment la liberté et s'attache à sa patrie avec ferveur ; il appelle ses concitoyens à l'unité de la paix. Il écrit dans Brothers :

« Frères, pourquoi être comme une lune en déclin
Pourquoi frapper mn veine à cette porte verrouillée
Pourquoi ne pas vous unir à nouveau, pour vous relever, sereins
Fiers de votre esprit libanais si cultivate ?

Soyez courageux pour porter le fardeau du destin qui pèse lourd
Soyez sages pour réprimer la reine qui court

Pour que ces resquilleurs puissent appréhender
Le sens de notre terre, de notre fraternité
De notre indépendance, de notre liberté
Les droits de l'homme et son intégrité.

Promenez votre regard sur le champ de bataille et regardez
Votre gloire blessée, qui saigne sans cesse
Avec votre courage, pansez les plaies et soyez
L'écho retentissant de votre victoire, de votre sagesse. »
(101 Poèmes, op. cit. p.260)

Son appel à la paix est universel à la mesure de l'humanité.
Dans les premières pages de son dernier ouvrage, il affirme : « J'ai
fendu le voile de la haine pour pouvoir vivre en paix dans un monde
d'amour et de pensée. » (101 Poèmes, op. cit. p. 12) Sa conception
de la littérature elle-même montre son ouverture à toutes les
cultures porteuses d'excellence. Le critère d'évaluation n'est pas,
pour lui, d'ordre raciste ou fanatique, une communion de sang, de
couleur ou de religion, ni même de langue ; il est plutôt d'ordre
humaniste, les valeurs et l'excellence humaines.

En guise de conclusion, permettez-moi d'adresser un petit
poème à la mémoire de notre poète Jawdat Haydar.

Temple de Jupiter, colonnes immortelles
Faites places à Jawdat, au festin des élus,
Au ciel des poètes, tout près de l'absolu.
Pour ce pilier nouveau, mon Dieu, je vous appelle.

Grande ouvrez-lui la porte à l'immortalité
D'or sont ses paroles ; de diamant ses poèmes !
Couvrez-le de lauriers. Offrez-lui ce qu'il aime
La paix juste au Liban, aux cèdres la fierté.

Salut compatriotes assoiffé de beauté,
Enivre-toi là-haut des muses qui t'inspirent,
De l'air pur, des valeurs auxquelles tu aspires
Du bonheur des justes, l'énigme vérité ?

Ton nom, l'excellence ? Et le don en ruisselle ?
Des trésors célestes puise et procure-nous
Ton peuple est infesté de tout bord par les loups.
Dieu le sauve ! Tes vers le renouvellent !

D'Héliopolis commémore la dignité ;
Rassasie-toi, Jawdat, à la table éternelle
De Dieu, source de vie impérissable et belle ;

Demeure en nous l'inspirateur de liberté.

Antoine NJEIM, salon du livre francophone, Vendredi 8
Novembre, 2013- Biel, Salle A